Écologica pages 14-15 (2005)

Mon point de départ a été un article paru dans un hebdomadaire américain vers 1954. Il expliquait que la valorisation des capacités de production américaines exigeait que la consommation croisse de 50% au moins dans les huit années à venir, mais que les gens étaient bien incapables de définir de quoi seraient faits leur 50% de consommation supplémentaire. Il appartenait aux experts en publicité et en marketing de susciter des besoins, des désirs, des fantasmes nouveaux chez les consommateurs, de charger les marchandises même les plus triviales de symboles qui en augmenteraient la demande. Le capitalisme avait besoin que les gens aient de plus grands besoins. Bien mieux : il devait pouvoir façonner et développer ces besoins de la façon la plus rentable pour lui, en incorporant un maximum de superflu dans le nécessaire, en accélérant l'obsolescence des produits, en réduisant leur durabilité, en obligeant les plus petits besoins à se satisfaire par la plus grande consommation possible, en éliminant les consommations et services collectifs (trams et trains par exemple) pour leur substituer des consommations individuelles. Il faut que la consommation soit individualisée et privée pour pouvoir être soumise aux intérêts du capital.

En partant de la critique du capitalisme, on arrive donc immanquablement à l'écologie politique qui, avec son indispensable théorie critique des besoins, conduit en retour à approfondir et radicaliser encore la critique du capitalisme. Je ne dirais donc pas qu'il y a une morale de l'écologie, mais plutôt que l'exigence éthique d'émancipation du sujet implique la critique théorique et pratique du capitalisme, de laquelle l'écologie politique est une dimension essentielle. Si l'on part en revanche de l'impératif écologique, on peut aussi bien arriver à un anticapitalisme radical qu'à un pétainisme vert, à un écofascisme ou à un communautarisme naturaliste. L'écologie n'a toute sa charge critique et éthique que si les dévastations de la Terre, la destruction des bases naturelles de la vie sont comprises comme les conséquences d'un mode de production ; et que ce mode de production exige la maximisation des rendements et recourt à des techniques qui violent les équilibres biologiques. Je tiens donc que la critique des techniques dans lesquelles la domination sur les hommes et sur la nature s'incarne est une des dimensions essentielles d'une éthique de la libération.

Écologica pages 29-30 (2007)

La "restructuration écologique" ne peut qu'aggraver la crise du système. Il est impossible d'éviter une catastrophe climatique sans rompre radicalement avec les méthodes et la logique économique qui y mènent depuis 150 ans. Si on prolonge la tendance actuelle, le PIB mondial sera multiplié par un facteur 3 ou 4 d'ici à l'an 2050. Or selon le rapport du Conseil sur le climat de l'ONU, les émissions de CO_2 devront diminuer de 85% jusqu'à cette date pour limiter le réchauffement climatique à 2°C au maximum. Au-delà de 2°, les conséquences seront irréversibles et non maîtrisables.

La décroissance est donc un impératif de survie. Mais elle suppose une autre économie, un autre style de vie, une autre civilisation, d'autres rapports sociaux. En leur absence, l'effondrement ne pourrait être évité qu'à force de restrictions, rationnements, allocations autoritaires de ressources caractéristiques d'une économie de guerre. La sortie du capitalisme aura donc lieu d'une façon ou d'une autre, civilisée ou barbare. La question porte seulement sur la forme que cette sortie prendra et sur la cadence à laquelle elle va s'opérer.

La forme barbare nous est déjà familière. Elle prévaut dans plusieurs régions d'Afrique, dominées par des chefs de guerre, par le pillage des ruines de la modernité, les massacres et trafics d'êtres humains, sur fond de famine. Les trois Mad Max étaient des récits d'anticipation.

Une forme civilisée de la sortie du capitalisme, en revanche, n'est que très rarement envisagée. L'évocation de la catastrophe climatique qui menace conduit généralement à envisager un nécessaire « changement de mentalité », mais la nature de ce changement, ses conditions de possibilité, les obstacles à écarter semblent défier l'imagination. Envisager une autre économie, d'autres rapports sociaux, d'autres modes et moyens de production et modes de vie passe pour « irréaliste », comme si la société de la marchandise, du salariat et de l'argent était indépassable. En réalité une foule d'indices convergents suggèrent que ce dépassement est déjà amorcé et que les chances d'une sortie civilisée du capitalisme dépendent avant tout de notre capacité à distinguer les tendances et les pratiques qui en annoncent la possibilité.

Écologica pages 34-35 (2007)

Tout s'oppose dans ce système à l'autonomie des individus, à leur capacité de réfléchir ensemble à leurs fins communes et à leurs besoins communs; de se concerter sur la meilleure manière d'éliminer les gaspillages, d'économiser les ressources, d'élaborer ensemble, en tant que producteurs et consommateurs, une norme commune du suffisant – de ce que Jacques Delors appelait une « abondance frugale ».

De toute évidence, la rupture avec la tendance au « produire plus, consommer plus » et la redéfinition d'un modèle de vie visant à *faire plus et mieux avec moins* suppose la rupture avec une civilisation où on ne produit rien de ce qu'on consomme, et consomme rien de ce qu'on produit; où producteurs et consommateurs sont séparés et où chacun s'oppose à lui même en tant qu'il est toujours l'un et l'autre à la fois; où tous les besoins et tous les désirs sont rabattus sur le besoin de gagner de l'argent et le désir de gagner plus; où la possibilité de l'autoproduction pour l'autoconsommation semble hors de portée et ridiculement archaïque -à tort.

Écologica pages 48-54 (1992)

Le mouvement écologique est né bien avant que la détérioration du milieu et de la qualité de vie pose une question de survie à l'humanité.Il est né originellement d'une protestation spontanée contre la destruction de la *culture du quotidien* par les appareils de pouvoir économique et administratif. Et par « culture du quotidien », j'entends l'ensemble des savoirs intuitifs, des savoir-faire vernaculaires (au sens qu'Ivan Illich donne à ce terme), des habitudes, des normes et des conduites allant de soi, grâce auxquels les individus peuvent interpréter, comprendre et assumer leur insertion dans ce monde qui les entoure.

La « nature » dont le mouvement exige la protection n'est pas la Nature des naturalistes ni celle de l'écologie scientifique : c'est fondamentalement le milieu qui paraît « naturel » parce que ses structures et son fonctionnement sont accessibles à une compréhension intuitive; parce qu'il correspond au besoin d'épanouissement des facultés sensorielles et motrices; parce que sa conformation familière permet aux individus de s'y orienter, d'interagir, de communiquer « spontanément » en vertu d'aptitudes qui n'ont jamais eu à être enseignées formellement.

La « défense de la nature » doit donc être comprise comme défense d'un *monde vécu*, lequel se définit notamment par le fait que le résultat des activités correspond aux intentions qui les portent, autrement dit que les individus sociaux y voient, comprennent et maîtrisent l'aboutissement de leurs actes.

(...)

La résistance à cette destruction de la capacité de se prendre en charge, autrement dit de l'autonomie existentielle des individus et des groupes ou communautés, est à l'origine de composantes spécifiques du mouvement écologique : réseaux d'entraide de malades, mouvements en faveur de médecines alternatives, mouvement pour le droit à l'avortement, mouvement pour le droit de mourir « dans la dignité », mouvement de défense des langues, cultures et « pays », etc. La motivation profonde est toujours de défendre le « monde vécu » contre le règne des experts, contre la quantification et l'évaluation monétaire, contre la substitution de rapports marchands, de clientèle, de dépendance à la capacité d'autonomie et d'autodétermination des individus.

(...)

L'impossibilité de poursuivre dans la voie de la croissance des économies industrielles, la destruction du modèle capitaliste de développement et de consommation, la rupture du lien entre « plus » et « mieux » rendaient nécessaire un changement radical des techniques et des finalités de la production, donc du mode de vie. Les demandes « culturelles » du mouvement écologique se trouvaient ainsi objectivement fondées par l'urgente nécessité, scientifiquement démontrable, d'une rupture avec l'industrialisme dominant et sa religion de croissance. L'écologisme *pouvait* donc devenir un mouvement politique puisque la défense du monde vécu n'était pas seulement une aspiration sectorielle et locale sans portée générale, mais se révélait conforme à l'intérêt général de l'humanité et du monde vivant dans son ensemble.

Écologica pages 89-105 (1980)

Depuis le début des années 1960, l'ensemble des arbitrages sociaux et économiques a favorisé les procédés et les consommations à fort contenu énergétique; la pierre et la brique ont été remplacées, dans le bâtiment, par le béton, l'acier, l'aluminium; le cuir a été remplacé par les matières plastiques; les emballages en verre consignés par les emballages jetables; les fibres naturelles par les fibres synthétiques; les transports collectifs par les transports individuels; les villes moyennes par l'agglomération de banlieues immenses autour des grandes villes; les engrais biologiques par des engrais de synthèse, etc.

En même temps, la durée de vie des produits a été artificiellement abaissée. Le nylon, notamment, subit un traitement qui le fragilise; les biens dits durables sont étudiés pour ne pas durer plus de sept années, en moyenne; beaucoup d'appareils sont conçus de manière à ne pas pouvoir être réparés; la majorité des tôles ne sont pas traitées contre la corrosion, ou le sont insuffisamment; les réfrigérateurs sont mal isolés, et consomment deux fois plus de courant qu'il y a quinze ans; les machines à laver consomment trois fois plus d'énergie que nécessaire et usent le linge plus vite que ne le permettrait une mise au point rationnelle.

Ces gaspillages ont permis au capitalisme de rentabiliser des capitaux de plus en plus importants en faisant augmenter le volume de la consommation (et de la production) dans des proportions fantastiques. Pour le consommateur, cette augmentation du volume des biens a été souvent un marché de dupes; il est *obligé* d'acheter un plus grand volume de biens pour se procurer une même valeur d'usage.

Cette évolution se reflète dans les chiffres : pour faire augmenter le PNB de 1%, il a fallu près de deux fois plus d'énergie à partir de 1965 que quinze ans plus tôt.

Dans l'ensemble, les niveaux présents de consommation d'énergie reflètent donc non pas des besoins spécifiques incompressibles mais le choix d'un certain type de développement propre au capitalisme « opulent » : il consiste à créer le plus grand nombre possible de besoins et à les satisfaire de façon précaire par la plus grande quantité possible de marchandises. Il consiste à remplacer des appareils et des outils simples par des nouveautés complexes et surpuissantes; à inventer, dès que tout le monde a accédé à un équipement, un appareillage nouveau consommant plus d'énergie que ceux qui l'ont précédé. Plus on s'élève dans l'échelle des revenus, plus est forte l'incitation à satisfaire par des consommations énergétiques des envies qui pourraient être satisfaites par d'autres moyens : le niveau de consommation d'énergie est devenu, consciemment ou non, une question de « standing ».

(...)

Avons nous *besoin* de ces consommations ? Les *désirons* nous ? Nous permettent-elles l'épanouissement, la communication, une vie plus détendue, des rapports plus fraternels ? La prévision économique n'a que faire de ces questions : elle enregistre les tendances à l'oeuvre et les prolonge vers l'avenir comme s'il s'agissait de données immuables. Pour nous faire consommer trois fois plus, elle fait confiance aux producteurs de biens et de services. Ils nous fabriqueront les besoins correspondants. Ils nous inventeront de nouvelles pénuries et de nouveaux manques, de nouveaux luxes et de nouvelles pauvretés. Ils nous les fabriqueront délibérément, systématiquement, conformément à leurs besoins de rentabilité et de croissance. Ils ont à leur service des stratèges de la promotion des ventes qui sauront manipuler nos ressorts les plus secrets pour imposer leurs produits par les symboles dont ils les chargent.

(...)

Comment remplace-t-on un système économique fondé sur la recherche du gaspillage maximum par un système économique fondé sur du gaspillage minimum ? La question est vieille de plus d'un siècle; c'est la question même du remplacement du capitalisme par le socialisme. Car seul le socialisme -c'est à dire : seule une façon de produire dégagée de l'impératif du profit maximum, gérée dans l'intérêt de tous et de tous ceux qui y concourrent- seul le socialisme peut se payer le luxe de rechercher la plus grande satisfaction au moindre coût possible. Seul il peut rompre avec la logique du profit maximum, du gaspillage maximum, de la production et de la consommation maximum, et la remplacer par le bon sens économique : le maximum de satisfaction avec le minimum de dépense. Seul le socialisme peut investir aujourd'hui en vue d'économiser demain, c'est à dire : en vue de vendre un moindre volume de produits plus durables sur lesquels les profits, tels qu'on les conçoit aujourd'hui, seraient moindres eux aussi.

L'utilisation du terme « socialisme » est d'ailleurs ici impropre. C'est plutôt de communisme qu'il faudrait parler : c'est à dire d'un stade où le « plein développement des forces productives » est déjà accompli et où la tâche principale n'est plus la production maximale ni la mise au travail de tous mais une organisation différente de l'économie dans laquelle le plein-emploi n'est plus la

condition du plein-revenu ou, si l'on préfère, où la couverture des besoins de chacun est assurée en échange d'une quantité de travail social qui n'occupe qu'une faible partie du travail de chacun.

Nous avons virtuellement atteint ce stade.

(...)

Écologica pages 137-139 (2005)

Sous l'angle écologique, l'accélération de la rotation du capital conduit à exclure tout ce qui diminue dans l'immédiat le profit. L'expansion continuelle de la production industrielle entraîne donc un pillage accéléré des ressources naturelles. Le besoin d'expansion illimitée du capital le conduit à chercher à abolir la nature et les ressources naturelles pour les remplacer par des produits fabriqués, vendus avec profit. Les semences génétiquement modifiées que des firmes géantes s'efforcent d'imposer dans le monde entier offrent un exemple éloquent à ce sujet. Elles visent à abolir tant la reproduction naturelle de certaines espèces végétales que ces espèces elles-mêmes, la paysannerie et les cultures vivrières, bref, la possibilité pour les hommes de produire eux-mêmes leurs aliments. Les travailleurs et leurs organisations, c'est à dire le « travail marchandise », ne sont co-responsables de ce pillage et de cette destruction que dans la mesure où ils défendent l'emploi à tout prix dans le contexte existant et combattent dans ce but tout ce qui diminue dans l'immédiat la croissance économique et la rentabilité financière des investissements.

Ce que Marx écrivait il y a cent quarante ans dans le livre premier du *Capital* est d'une étonnante actualité :

> Dans l'agriculture moderne, de même que dans l'industrie des villes, l'accroissement de la production et le rendement supérieur du travail s'achètent au prix de la destruction et du tarissement de la force de travail. En outre, chaque progrès de l'agriculture capitaliste est un progrès non seulement dans l'art d'exploiter le travailleur, mais encore dans l'art de dépouiller le sol; chaque progrès dans l'art d'accroître sa fertilité pour un temps un progrès dans la ruine de ses sources durables de fertilité. Plus un pays, les État-Unis du Nord de l'Amérique, par exemple, se développe sur la base de la grande industrie, plus ce procès de destruction s'accomplit rapidement. La production capitaliste ne développe donc la technique et la combinaison du processus de production sociale qu'en épuisant en même temps les deux sources d'où jaillit toute richesse : *la terre et le travailleur.*